

Bowd, Gavin. *La vie culturelle dans la France occupée (1914-1918)*. Paris : L'Harmattan, 2014. 296 p.

Le mot « occupation » n'évoque généralement auprès du lecteur francophone qu'une signification unique : l'assujettissement d'une large part du territoire français par les envahisseurs allemands lors de la Deuxième guerre mondiale. C'est d'une autre occupation, de moindre envergure mais non moins intéressante dans ses implications, ainsi que dans les similitudes et les différences qu'elle exhibe par rapport à celle qui suivra, que s'occupe Gavin Bowd dans cet ouvrage bien documenté et fort agréablement écrit : celle des territoires des Ardennes envahis dès le début de la Première guerre mondiale et tenus, comme on disait en ces temps-là, sous la botte des Huns jusqu'à l'Armistice et à la fin du conflit.

L'ouvrage est divisé en cinq sections principales, qui examinent les heurs et les malheurs, ces derniers surtout, de la vie dans les territoires que l'on appelait, avec un euphémisme bien gentil, les « départements investis ». L'attention y est portée à la vie culturelle, comme le titre l'indique, c'est-à-dire tout ce qui a rapport à la presse, le spectacle, l'école, la littérature, et aussi la religion. On y découvre le fonctionnement de la vie quotidienne dans nombre de grandes villes de ces régions que la première avancée allemande avait rapidement conquises : Valenciennes, Lille, Charleville, Longwy... Le critique procède à un examen minutieux de la presse dans les Ardennes occupées, essentiellement à partir de *La Gazette des Ardennes* et de son supplément illustré – journal qui, à en croire ses rédacteurs, devait « servir [...] la cause de la réconciliation des peuples » (79), mais aura surtout servi celle de la propagande teutonne et son œuvre de démoralisation. On a droit à une discussion de l'usage des feuilletons, mais également des classiques (Hugo, Maupassant, Mérimée...) à des fins de propagande, et de la rhétorique passablement transparente d'articles visant à mettre en lumière la *Kultur*, la vraie, et à ternir l'image de la perfide Albion, ennemie d'hier et, espère-t-on, de demain. Parallèlement à la lecture du journal, le critique mentionne également nombre de mémoires, de souvenirs et de témoignages, pour nuancer l'accueil des nouvelles allemandes écrites pour (et aussi souvent, il faut le dire, par) des Français, dont certains seront fusillés à la fin de la guerre. Et enfin, il reconstruit l'histoire aventureuse des publications clandestines, en fait un seul journal changeant très fréquemment de titre, et

Dalhousie French Studies 102 (2014)

diffusant auprès d'un cercle relativement limité de lecteurs choisis des nouvelles obtenues principalement par l'écoute de la radio.

Il est intéressant de voir comment les tentatives souvent maladroites de germanisation culturelle, menées sans un véritable plan d'ensemble, tout comme les essais de la presse clandestine de les contrer, s'appuyaient souvent et volontiers sur la poésie, mode d'expression à la malléabilité décidément remarquable. Mais c'est apparemment à la musique que revenait la tâche essentielle de tenter de jeter des ponts culturels entre les occupants et les populations soumises, grâce à l'organisation fréquente de concerts, ouverts indifféremment aux troupes et aux civils français. Élie Faure, dans son portrait du caractère des peuples européens, *Découverte de l'archipel*, soulignait déjà l'importance fondamentale de la musique pour l'esprit allemand. Voici dans ces pages la démonstration du rôle différent qu'elle joue dans l'esprit français, surtout quand elle arrive sur la pointe des baïonnettes. Mais malgré l'opposition évidente et persistante entre les occupés et les occupants – sous des formes bien différentes de celles qui se manifesteront moins de trente ans plus tard – et malgré la perception bien moins idyllique de la vie qu'ont les Ardennais par rapport à celle des Allemands qui les administrent, le critique est bien forcé de conclure que « le *Kulturkampf* n'est pas si manichéen que certains le voudraient » (147). La longue durée de la vie commune stimule des rapports plus humains. Contradictions et ambivalence règnent. D'un côté, le sac des œuvres d'art ou leur destruction aveugle, et le pillage de tous les objets métalliques, de la statue publique aux cloches des églises et aux moindres objets de la vie quotidienne, pour en faire des balles. De l'autre, des tentatives allemandes, parfois tardives il est vrai, de sauvegarder le patrimoine et de protéger les collections des musées des bombardements. Face aux bouleversements inévitables dans le fonctionnement social, en particulier dans le domaine de l'éducation, qui est soigneusement contrôlé (à l'exception, détail intéressant et qui mériterait bien des commentaires, des universités, dont on se désintéressait...), malgré les brimades et les restrictions, quelques liens ne peuvent s'empêcher de se créer entre les membres des deux nations, que ce soit entre les soldats plus âgés et les enfants ou entre les femmes et les jeunes militaires, en des rapports symboliquement maternels, mais pas toujours exclusivement. La littérature, elle, attend l'Armistice pour refleurir. Et encore, le genre principal qui sort des cachettes et se fait imprimer, à cause principalement de sa « mission éthique » (214), semble être la poésie, patriotique et d'occasion, à Rimbaud (Ardennais) n'en déplaise.

Le recours aux documents d'époque est non seulement fascinant, curieux et éclairant, mais évidemment indispensable. Certaines sections, toutefois, font un usage quelque peu trop généreux de la citation, ce qui a le désavantage de créer parfois un effet de collage. Cette menue critique mise à part, l'auteur a construit un ouvrage solide basé sur des recherches originales et approfondies, qui éclaire d'une lumière nouvelle un pan de l'histoire de France dont on avait perdu la trace. Son style, non dénué (comme il le dit lui-même en parlant de tout autre chose) d'« un certain humour *british* » (98) aide encore plus à rendre la lecture plaisante autant qu'instructive.